

Nicole Loraux – *La Grèce hors d'elle et autres textes* - Écrits 1973-2003

Paris, Klincksieck, 2021, 887 p.

« La plus grande gloire pour une femme est qu'on ne parle pas d'elle, disait Périclès qui était, lui, un des hommes dont on parle le plus » ; c'est ainsi que Virginia Woolf, citée par Nicole Loraux, résume un paragraphe de l'*Oraison funèbre* prononcée par Périclès dans *La Guerre du Péloponnèse* de Thucydide¹. Et pour éviter qu'on parle d'elle, rien de plus conforme à sa vertu pour une femme d'Athènes que de vivre en silence au fond de la maison, et d'attendre qu'à sa mort son mari soit le seul habilité à évoquer, dans une brève épitaphe, « ce qui est rare chez une femme, une nature noble en même temps que sage »².

La sagesse de Nicole Loraux, qui a longuement étudié cette célèbre oraison funèbre de Périclès, ne s'enfermait pas dans le silence, heureusement pour nous ! « Je parlais si bien, autrefois » écrit-elle en 2001, après un accident vasculaire qui l'a rendue aphasique, et l'on entend aussi dans ce douloureux constat « j'aimais tellement communiquer ma pensée ». Jusqu'au bout, comme en témoignent les deux derniers textes du volume, *La Grèce hors d'elle et autres textes*, Nicole Loraux se bat pour retrouver son maniement du langage au plus près de sa pensée. Or, au fil des pages de ce volume, j'ai souvent éprouvé la sensation d'être en train de l'écouter penser à haute voix. Oui, les écrits de Nicole Loraux parlent bien, mais ils sont toujours ancrés dans une exploration rigoureuse de la Grèce Antique, cet univers à la fois si usé par les exploitations que nous en avons faites depuis des siècles, et pourtant si étranger à ceux que nous sommes devenus, comme l'ont montré ses maîtres et compagnons d'aventure, Jean-Pierre Vernant, Pierre Vidal-Naquet et Marcel Detienne, au sein du Centre Louis Gernet, ainsi que ses recherches personnelles à l'EHESS, où elle était professeur d'histoire et d'anthropologie de la cité grecque et directrice de recherches.

De l'ensemble de ces 56 articles, réunis par Jean-Michel Rey³, et qui avaient été publiés de 1973 à 1997 dans des revues très diverses, bien sûr d'histoire, mais aussi d'anthropologie, de philosophie, de psychanalyse, de sciences sociales, de poésie et de théâtre, auxquelles il faut ajouter des revues plus engagées, en particulier dans le féminisme, surgit la présence vivante d'une historienne ouverte à tous les champs disciplinaires. Elle refuse les critères qui délimitent les domaines, littéraire, historique, et philosophique, des études universitaires ; elle refuse aussi les frontières qui lui interdiraient de s'aventurer du côté de l'anthropologie ou de la psychanalyse, ou de dialoguer, en historienne « à la tête grecque », ce qu'elle n'oublie jamais d'être, avec Lacan, Charles Malamoud ou Pierre Clastres.

Ouvrir ce livre, c'est pénétrer, comme le dit si bien Jean-Michel Rey dans sa préface, dans « une espèce de grand laboratoire à l'intérieur duquel on trouve des divisions toutes momentanées, des dossiers en attente, des esquisses à reprendre, des indications en suspens,

¹ Cité par Nicole Loraux p. 729 -730.

² P. 200.

³ La préface de Jean-Michel Rey offre un éclairage très intéressant sur les façons de travailler et sur les orientations de la recherche de Nicole Loraux.

des improvisations, c'est-à-dire un véritable chantier de travail faisant montre de diverses formes d'inachèvement »⁴. Ouvrir ce livre, c'est donc accepter de marcher avec Nicole Loraux, en empruntant parfois des chemins de traverse, accepter de la suivre dans les défis qu'elle se lance avec « le courage d'avancer dans l'hypothèse et l'impératif du pas de plus »⁵, assumant cette « audace d'être historien.ne » qu'elle découvre dans *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* de Freud. Et c'est en prenant appui sur les interrogations que soulève, en elle, la façon dont Freud procède, dans ce livre, par hypothèses, tout en anticipant les critiques et objections que ces hypothèses suscitent légitimement, qu'elle définit son travail d'historienne.

N'allez pas croire cependant que l'helléniste qui se lance d'audacieux défis, négligerait la contrainte d'une méthode d'analyse qu'elle définit ainsi : « traiter le texte en document pour en extraire un contexte propre à éclairer en retour le texte comme œuvre de parole et de pensée »⁶, c'est-à-dire retrouver, en s'appuyant sur des lectures comparées, sur le sens des mots et plus globalement sur « la matière linguistique »⁷, sur la connaissance des documents épigraphiques, ce qu'elle a d'abord appelé « un imaginaire grec »⁸, puis considérant le mot trop vague, « des représentations mentales », pour finir par parler d'« opérations de pensée »⁹. « Historiens de la Grèce ancienne, nous n'atteignons jamais que du déjà construit irrévocablement par les Grecs. Mais nous avons beaucoup à apprendre de chaque construction dans ce qu'elle filtre et laisse passer », écrit-elle. Dès 1975, elle fait l'histoire des « mésinterprétations » de la tragédie, qu'elles soient « manipulations » psychanalytiques, marxistes, structuralistes, allégoristes ou ritualistes : il faut « une lecture qui s'interdit de briser l'œuvre »¹⁰. Plus tard, c'est en développant une analyse très fine des mots *brotos*, *anthrôpos* et *anèr*¹¹, qu'elle s'avance à prouver que, bien avant Socrate, « la tragédie cherchait et expérimentait une éthique de l'homme en tant que mortel »¹².

Dans le conflit des années 1960-1980 entre les « historiens du réel », comme elle les nomme, et les structuralistes, conflit qu'elle qualifie avec humour de nouvelle « gigantomachie », elle ose, elle aussi, « monter en première ligne »¹³, expliciter ses réticences à l'égard des historiens du réel qui lisent Thucydide comme s'il était « un de leurs collègues » et qui s'inscrivent dans cette tradition de l'Athènes bourgeoise apparue au 19^{ème} siècle¹⁴ et dont elle analyse le développement idéologique dans un exposé rédigé avec Pierre Vidal-Naquet. Et même si elle se dit convaincue « qu'en histoire il est vain d'espérer se débarrasser de la préoccupation du réel »¹⁵, elle clame, face à ces historiens « à la pensée claire », qu'« aucun texte, et un texte antique moins qu'un autre, n'est un document total »

⁴ P. 13.

⁵ P. 626.

⁶ P. 208.

⁷ P. 773.

⁸ P. 672.

⁹ P. 773.

¹⁰ P. 34.

¹¹ *Brotos*, « le mortel », *anthrôpos*, « l'être humain », *anèr*, « homme viril », voir p. 689 et sq

¹² P. 705.

¹³ P. 260.

¹⁴ Voir l'exposé d'historiographie élaboré avec Pierre Vidal-Naquet, p. 156 et sq.

¹⁵ P. 315.

même et surtout ceux de Thucydide ! Il faut lire *La Guerre du Péloponnèse*, comme « une œuvre de parole et de pensée », même si l'auteur a pour projet de nous faire croire que son texte n'est qu'« une fenêtre ouverte sur le réel grec ». Les mêmes historiens qui cherchent une documentation fiable sur la vie des Athéniens dans Aristophane, font fi du premier objectif de l'auteur, faire rire les citoyens athéniens ; ils ne voient donc pas les manipulations que ce dernier opère pour atteindre son but. À chaque fois, l'analyse rigoureuse d'un extrait, s'appuyant sur des savoirs tirés d'autres sources, en particulier épigraphiques, permet d'entrevoir la visée de ces « documents ».

L'auteur récuse donc un modèle d'historien qui serait simple « scripteur absent d[une] histoire [intemporelle] » pour assumer un rôle certes plus inconfortable mais plus fécond, en construisant des va-et-vient entre le passé et le présent. Elle rappelle à l'historien qui « rêve d'entretenir avec l'Antiquité un rapport de tranquillité immédiate », qu'il « risque fort de se heurter inopinément à son présent, ce principe de réalité de la démarche historique »¹⁶. Et elle lui conseille d'« articuler le passé où [l'histoire] situe ses objets, avec le présent, où elle trouve ses questions. »¹⁷. Elle en vient même à faire l'éloge de l'anachronisme comme appui pour ouvrir une recherche. Ainsi, dans un article qui fait écho au travail de Pierre Laborie sur *L'Opinion française sous Vichy*¹⁸, elle tente, malgré l'impasse des sources, qui risque de bloquer sa réflexion, d'ouvrir des pistes sur ce que serait ce concept d'opinion publique (entre pluralité des réactions, majorité et atomisation des avis en période de crise) dans l'Athènes classique. Si vous abordez ce volume dans l'ordre chronologique de l'écriture des textes, vous serez effectivement confrontés à de très fréquents allers et retours entre le présent de l'époque de Nicole Loraux et le passé de la cité athénienne classique. Tantôt elle décrypte les conceptions libérales ou marxistes du consensus démocratique. Tantôt ce qui s'est passé à Athènes de façon inaugurale en -403, une amnistie après une guerre civile, fait écho à ce qui se passe en France à la Libération ou lors de l'acquiescement (certes provisoire) de Paul Touvier. Ce qui la conduit à travailler sur la mémoire de ce qui est impossible à oublier mais dont des décrets exigent l'oubli au nom de la reconstruction de l'unité du peuple. Elle constate qu'en interdisant aux démocrates vainqueurs de rappeler les crimes des tyrans, on leur interdit toute forme de procès et de justice.

Chacune de ses recherches propose des voies qui ouvrent d'autres champs de recherche, et l'ensemble des objets abordés et des hypothèses d'analyse avancées constituent le réseau d'un univers complexe, loin des images traditionnelles de l'Antiquité grecque. Dresser la carte de son cheminement dans les textes et la langue grecque est gageure impossible. Il faut se laisser emporter par la lecture de chaque analyse dont elle sait, avec un remarquable sens pédagogique, ménager le suspense à partir de la question initiale. Pourtant tentons de donner une idée du foisonnement de ce travail.

Jeune femme, Nicole Loraux se lance dans l'étude de l'oraison funèbre aux soldats morts au combat, rituel démocratique de l'Athènes classique. Les lectures de celle de Lysias puis de celle de Périclès, mises à distance par le pastiche prononcé par Socrate dans le

¹⁶ P. 255.

¹⁷ P. 772.

¹⁸ Pierre Laborie, *L'Opinion française sous Vichy*, Paris, Le Seuil 1990.

Ménéxène, la conduisent à préciser ce qu'est l'activité civile et civique du citoyen, à chercher ce que recouvre le terme d'*andres* qui désigne ces hommes, pères de famille dont la virilité, *andreia*, est la qualité essentielle au combat, mais dont on célèbre pourtant la jeunesse, *hébé*, de l'éphèbe, au moment de la mort. Elle interroge ces oraisons pour comprendre comment les Athéniens se représentaient leur histoire et leur cité depuis les guerres médiques jusqu'à la guerre du Péloponnèse. L'analyse de « ce conservatoire des représentations orthodoxes » est à la fois l'origine et le centre d'un éventail de champs d'investigation imbriqués les uns dans les autres : De Solon à Clisthène, comment se sont élaborés les principes de la démocratie athénienne ? Quelles lectures peut-on tirer de la *Constitution d'Athènes* d'Aristote ? Quand les valeurs restent aristocratiques, existe-t-il une langue démocratique ? La cité, qui se construit sur le mythe de l'autochtonie et sur le principe de l'égalité de tous les citoyens dans le vote à la majorité simple, peut-elle éviter la *stasis*, cette guerre fratricide ?

Sa recherche s'ouvre en même temps sur l'autre discours de la cité, la tragédie, « cet affrontement du logos civique au muthos archaïque »¹⁹, dont le tragique est « comme l'interférence de deux mondes au sein du même discours »²⁰. Aux côtés des héros tragiques masculins, Œdipe, qui préfère l'aveuglement au suicide et sur lequel elle reviendra à de nombreuses reprises, Ajax, Créon, l'Hippolyte d'Euripide, Étéocle et Polynice aux noms prédestinés, elle découvre les absentes de la cité, les femmes sur lesquelles la parole civique n'a rien à dire ; toutes ces épouses qui meurent de façon violente par pendaison suicidaire ou par égorgement. Il y a Phèdre qui entend s'approprier ce que la cité des hommes veut lui interdire, le *logos*, la *gnomè* et le *bouleuma*²¹, Jocaste qui, morte, laisse « une empreinte » vivante sur les gestes et les paroles d'Œdipe, Alceste, la seule femme à mourir sur scène, Antigone qui, à la moitié du spectacle, laisse la place au seul héros tragique de la pièce, Créon, Clytemnestre qui déjoue un temps la mort par la ruse.

Tout en gardant dans son champ de vision l'Athènes classique, elle s'aventure dans l'épopée homérique où elle s'intéresse encore à la mort, celle d'un Achille qui en tire sa gloire, celle des anonymes dont les corps ne sont qu'objets de tuerie, celle que, frôle, à deux reprises, le dieu au « corps vulnérable »²² Arès, aussi invraisemblable que cela paraisse.

Au fil des années, elle avance dans des territoires nouveaux alors très peu explorés, voire pas du tout. Ainsi, elle se met à chercher cet « impossible sujet de l'histoire », « l'introuvable discours des femmes » bien qu'elle soit confrontée à « l'océan de discours grec *sur les femmes* »²³. Dans un premier temps, face à l'impasse des documents, elle tente de formuler « le rapport grec au féminin »²⁴ à travers les discours des hommes. Elle quitte la tragédie pour les comédies d'Aristophane. Elle récuse totalement l'argument qu'il y aurait, chez Aristophane, des comédies féministes mais aussi celui selon lequel ces textes seraient misogynes. Elle préfère poser l'hypothèse que ce qui est visé par le rire c'est « l'être citoyen

¹⁹ P. 27, définition qui se réfère au livre de Jean-Pierre Vernant et Pierre Vidal-Naquet, *Mythe et tragédie en Grèce ancienne*, Maspero, (Collection « Textes à l'appui »), 1972.

²⁰ P. 28.

²¹ Le « discours », le « savoir » et la « résolution ».

²² P. 364.

²³ P. 480.

²⁴ P. 480.

défaillant », « les femmes étant, dans une logique comique, des candidates très appropriées à l'occupation du vide citoyen. »²⁵. Elle se risque même à formuler l'hypothèse selon laquelle la parole accordée aux femmes dans la comédie soulignerait « la dimension *fictive* du théâtre »²⁶. Désirant ne pas tomber dans le *topos* facile de « l'exclusion des femmes », elle préfère le vérifier sérieusement : elle cherche chez Thucydide les Athéniennes, elle trouve « les femmes d'Athènes », le qualificatif au féminin « athénienne » ne pouvant être accordé qu'à la déesse de la cité. Elle les découvre dans des rôles passifs accompagnées des enfants et des vieillards, mais il arrive que « dans quelques interstices de l'histoire »²⁷, les femmes montent sur les toits pour combattre...et deviennent ainsi objets de « narrations opaques, fugitives et ponctuelles », où elles sont réduites à leur *phusis*²⁸. Même les déesses ont un statut compliqué de dieu au féminin et, contrairement aux dieux masculins de l'Olympe dont les historiens des religions reconnaissent les fonctions précises, elles sont, au contraire, pratiquement toujours, réduites à la figure unique de la Terre-Mère par ces mêmes historiens, ces « dévots de Gé »²⁹ qui ne prennent pas en considération ce qu'ont dit les Grecs eux-mêmes de leur panthéon. Mais, pour ne pas laisser le dernier mot à ce triste constat, il faut lire les deux articles qu'elle écrit sur Aspasia et Mélissa. Dans le premier, au-delà de tous les discours tenus sur la plus célèbre des femmes grecques, elle dévoile une Aspasia compagne d'un Périclès amoureux, étrangère intellectuelle dont Socrate se dit le disciple, et dont l'histoire révèle finalement que les Athéniens « n'étaient nullement prêts, dans leur vie de citoyens, à donner du sens à l'amour d'une femme »³⁰. Tirée d'Hérodote, l'histoire étrange de Mélissa « commence après sa mort »³¹ : Nicole Loraux donne, au fil de son texte, une existence concrète et émouvante à cette ombre surgie du monde des morts pour se plaindre qu'elle a froid, parce que son mari, qui est aussi son assassin, a oublié de brûler ses vêtements qu'il avait fait enterrer avec elle. Le pouvoir des tyrans d'Épidaure et de Corinthe, les mariages arrangés, les relations père/fils dessinent une toile de fond à cette vie « fictive » mais plausible et, sans sortir de la prudence de l'historienne, elle en vient à revendiquer la possibilité d'imaginer le moment où Périandre, le tyran, tombe amoureux de la jeune Mélissa, plutôt que de construire, autour de ce féminicide et de la plainte de la morte, une mythologisation allégorique.

Enfin Nicole Loraux entrouvre un autre champ d'exploration que des historiens contemporains ont considérablement développé depuis que s'est imposé son silence : celui du corps, des sensations, des émotions. Et la voici en train de relire Thucydide pour y trouver cet autre grand « absent »³² de l'œuvre de l'historien, le corps... et elle le trouve ! C'est surtout dans une analyse de la tragédie qu'elle approfondit cette recherche de ce qu'elle appelle le voir et l'ouïr : N'oubliant jamais que le texte est indissociable de la représentation, elle propose une mise en scène de l'entrée des Érinyes au début de la dernière pièce de l'*Orestie*,

²⁵ P. 717.

²⁶ P. 728.

²⁷ P. 296.

²⁸ P. 315-316.

²⁹ P. 601.

³⁰ P. 744.

³¹ P. 747.

³² P. 823.

qui respecte les indications du texte : leur apparition est d'abord écoute horrifiée avant d'être vision de terreur pour le spectateur athénien. Quand elle cherche les raisons que donne Œdipe de son aveuglement, « Car moi, je ne sais pas avec quels yeux, si j'eusse vu, / Mon père, j'aurais pu le regarder en face, une fois allé chez Hadès / Ni non plus ma pauvre mère »³³, elle en vient à faire ce constat qu'on laisse habituellement de côté : chez les Grecs, un mort voit encore. Et d'enquêter sur ce qu'on peut voir chez Hadès, et sur ce que voir signifie pour un Grec. Et elle ajoute qu'elle croit non pertinente l'explication par les tournures poétiques, de même qu'elle refuse de lire Eschyle à travers le filtre des métaphores, qui, pour elle, n'en sont pas. Plus tard elle cherchera « cette remarquable présence du voir dans le dire tragique »³⁴ et elle proposera de « travailler sur l'idée d'une textualité dont le statut serait de ne s'ouvrir qu'à l'écoute, parce qu'un texte tragique a peut-être d'abord toujours été entendu, à commencer par le poète »³⁵. Et de « parler d'une écriture dont la voix serait le registre et la matière »³⁶.

Pour qui veut bien renoncer aux explications totalisantes et quitter « les grandes avenues de l'histoire »³⁷, les articles de Nicole Loraux offrent la possibilité de s'aventurer dans « les silences de l'historiographie ». À qui aime lire et relire les textes de la Grèce antique, Nicole Loraux propose des lectures qui les parcourent au plus près de ce qu'ils *disent*, et qui les font surgir du carcan de nos interprétations toutes faites. De même qu'un berger découvre, sous des angles différents et des lumières changeantes, la montagne qu'il arpente chaque jour, de même vous rencontrerez *Œdipe-Roi*, Aristote, Marathon et Salamine, Thucydide, les hoplites et les combattants homériques, Socrate et Aspasia, Périclès l'orateur et Critias le tyran écrivain, Achille et sa gloire, Sophocle, Antigone et *Antigone*, l'*Orestie* et ses Érinyes, Eschyle, Hérodote et Melissa, l'*Iliade* et ses combattants anonymes, Jocaste et Phèdre, Hésiode et *Eris-Discorde*, Théognis et son affirmation paradoxale, « De toutes choses, ne pas être né est pour ceux qui vivent sur terre le mieux »³⁸, Solon, Clisthène et Plutarque, Euripide et Aristophane, les Athéniens, leurs funérailles, leur dème, leur constitution politique et leur *stasis*, leurs femmes, les dieux de l'Olympe et les déesses Héra, Artémis et Déméter, les esclaves, les étrangers, les Perses et les Spartiates, Athéna et le mythe de l'autochtonie, les mythes d'Adonis et d'Atalante, les morts dans l'Hadès, et même le Romain shakespearien Coriolan, tout ce que vous croyiez connaître mais qui retrouve, grâce aux enquêtes et à la plume de Nicole Loraux, son âpre et stimulante vitalité. N'hésitez pas à lire cette voix dont la pertinence est toujours actuelle.

Béatrice Hautefeuille. Juin 2021

© Antiquité-Avenir

³³ Sophocle, *Œdipe-Roi*, vers 1371-1373, cités par Nicole Loraux p. 474.

³⁴ P. 534.

³⁵ P. 548.

³⁶ P. 548.

³⁷ P. 774.

³⁸ P. 474 - Théognis, vers 425.